

L'artisan vain : poème écrit à la page 15,074 de mes Carnets / C'est écrire ou crier

Émile Martel

Numéro 136, février 2013

Ouvrir le XXI^e siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, É. (2013). L'artisan vain : poème écrit à la page 15,074 de mes Carnets / C'est écrire ou crier. *Moebius*, (136), 103–106.

Émile Martel

L'ARTISAN VAIN : POÈME ÉCRIT À LA PAGE 15,074 DE MES CARNETS

Si j'essaie de me pencher sur mon épaule
comme le fait un passant
qui voit travailler un artisan
dans une foire au grand air
j'observe que depuis plus de vingt-trois ans
je passe mon temps à tailler
délicatement

en y mettant toute mon âme

et mon cœur

(que j'ai qui trépigne
ou frémit)

de minuscules petits cercles de papier
de couleurs diverses
que je dépose chaque soir
après une longue journée de labeur
dans une boîte devant ma table.

Chaque cercle est différent

chacun est similaire

chacun ne peut être issu que de mes mains à moi

pleines de sollicitude et d'attention

de naïves confidences

de simplistes sagesses

d'innocentes observations

de fidélité et de patience.

Je ne sais pas quand la boîte sera pleine

je ne sais pas s'il est jamais possible qu'elle se remplisse

mais je sais qu'au moment où je cesserai de pratiquer
cet artisanat,
que je me lèverai de ma table
je pourrais bien trébucher sur la boîte
et qu'elle se renverse sur le sol.

Quelque temps plus tard
passé les premières bourrasques
quelques jours de pluie
et le travail des balayeurs
si près des caniveaux
des gens passeront par là
et diront
voyant quelques confettis
encore coincés
dans les fissures
et anfractuosités du trottoir:

« tiens, il y a eu une noce! »

C'EST ÉCRIRE OU CRIER

Si mal que je le fasse, c'est ce que je fais de mieux.

Écrire n'est pas un projet que je caresse
un retard que j'aurais pris
 sur le noircissement des feuilles de papier
 sur un autre geste plus constructif
 dont je me serais laissé distraire.

Écrire est un temps que je passe chaque jour
c'est une respiration qui m'étoufferait si je l'interrompais.
(Je dis ça même si je n'en sais rien:
 est-ce qu'on sait quelle allure on aurait si on arrêta
 de respirer, disons,
 pendant deux jours?)

Mille fois
 (c'est un faux chiffre, c'est une vérité pourtant)
je me suis demandé pourquoi j'écrivais
et j'ai passé à mal répondre à cette question
des milliers d'heures
 (c'est un faux chiffre, c'est une vérité pourtant).

Je suis ainsi assis au milieu de mon petit ouragan,
accroupi dans mon écriture.

De loin, d'un satellite-espion qui passerait
au-dessus de ma planète
on pourrait croire que chaque fois que je bouge
chaque page que j'écris
à chaque mouvement de ma paupière
une île est inondée
une menace pèse sur des récoltes

il faut fermer les écoles
mieux amarrer les yachts.

Mais non, mais non
ce n'est pas ça du tout.

Je ne suis rien d'autre qu'un noircisseur de pages
un inquiet de l'âme
un petit gros qu'on voit s'éloigner les mains derrière le dos
et qui va disparaître au prochain tournant du sentier.

Plongé loin dans ma tempête
je suis occupé
consterné
à voir fondre devant moi
les glaciers faits de tous les mots de toutes les langues
et je voudrais courir les sauver de n'être pas dits
de n'être pas écrits
de n'être pas lus.

Je suis un homme que la rage et le doute habitent en parties
égales
même si les chapeaux que je porte sont faits de sourires
avec une petite plume d'esprit qu'on voit de loin.

Dedans le chapeau
il y a pourtant un coureur qui claudique
un homme qui ne s'aime ni assez ni beaucoup
et qui n'en finit jamais
qui n'en finira pas de son vivant
d'écrire que ça n'en finit plus.

Si je devais tenter de cesser d'écrire
(ce n'est ni urgent, ni nécessaire, comprenez-moi)
il resterait quand même à mon souffle
trop d'air à respirer
trop d'altitudes à grimper
trop de puits à creuser
pour que je me taise.

Et il faudrait que je crie.